



Boris Pasternak

Œuvres

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR MICHEL AUCOUTURIER

TRADUCTIONS PAR MICHEL AUCOUTURIER
HÉLÈNE CHATELAIN, JEAN DURIN,
GILLES CACHE, BENJAMIN GORIELY,
HÉLÈNE HENRY, JEAN-CLAUDE LANNE,
ANNE LAURENT, FRANÇOISE LESOURD,
MARTINE LORIDON, ÈVE MALLERET,
ANDRÉ MARKOWICZ, LOUIS MARTINEZ,
CATHERINE PERREL, VALÉRIE POSENER,
JACQUELINE DE PROYART, ANDRÉE ROBEL,
SATHO TCHIMICKIAN, VARDAN TCHIMICKIAN,
ALAIN THÉVENARD, LAURE SPINDLER-TRIOUBETZKOY,
HÉLÈNE ZAMOYSKA

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BORIS PASTERNAK

Œuvres

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR MICHEL AUCOUTURIER

TRADUCTIONS PAR MICHEL AUCOUTURIER,
HÉLÈNE CHATELAIN, JEAN DURIN, GILLES GACHE,
BENJAMIN GORIELY, HÉLÈNE HENRY,
JEAN-CLAUDE LANNE, ANNE LAURENT,
FRANÇOISE LESOURD, MARTINE LORIDON,
ÈVE MALLERET, ANDRÉ MARKOWICZ,
LOUIS MARTINEZ, CATHERINE PERREL,
VALÉRIE POSENER, JACQUELINE DE PROYART,
ANDRÉE ROBEL, SATHO TCHIMICHKIAN,
VARDAN TCHIMICHKIAN, ALAIN THEVENARD,
LAURE SPINDLER-TROUBETZKOY, HÉLÈNE ZAMOYSKA

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1990.
*pour les traductions françaises révisées
de l'ensemble des textes
et pour l'appareil critique*

POÉSIE LYRIQUE

© Éditions Gallimard, 1982, pour la traduction française.
© Éditions Gallimard, 1990, pour la traduction française révisée.
Pour chaque poème, le nom du traducteur figure à la fin du volume,
dans la table des matières.

*Les Premiers Temps **

(1912-1914)

Février. De l'encre et des larmes !
Écrire en sanglots février,
Quand la gadoue et le vacarme
⁴ Éclatent, noirs et printaniers.

Un fiacre ! Et pour six sous se rendre
Par carillons et par cahots
Là où l'averse est plus bruyante
⁸ Encor que l'encre et les sanglots,

Où, comme poires calcinées
Dans l'eau des flaques, mille freux
Tombant des branches précipitent
¹² Un chagrin sec au fond des yeux.

La neige fond en taches sombres,
Le vent est labouré de cris.
D'autant plus justes que fortuits,
¹⁶ Les vers à grands sanglots s'assemblent.

* Traductions par Michel Aucouturier.



Tel un brasier sa suie de bronze
 Disséminant ses hannetons,
 Le jardin s'assoupit, ses mondes
⁴ Fleuris face à mon lumignon.

Je me convertis comme à une
 Foi toute neuve à cette nuit
 Où la bordure de la lune
⁸ Se voile d'un peuplier gris,

Où l'étang dévoile un mystère,
 Où le ressac du pommier bruit,
 Où le jardin, sur pilotis,
¹² Se suspend entre ciel et terre.

RÊVE

En rêve je voyais l'automne aux vitres sombres
 Et mes amis et toi dans leur joyeux essaim.
 Comme un faucon du ciel avec sa proie sanglante,
⁴ Mon cœur redescendait se poser dans ta main.

Mais le temps s'écoulait et vieillissait, exsangue,
 Argentant les châssis de ses riches brocarts.
 Et, baignant les carreaux de ses larmes sanglantes,
⁸ Septembre se levait et traversait le parc.

Mais le temps s'écoulait et vieillissait. Friables
 Comme glace craquaient les bergères de soie,
 Quand, sonore, soudain se brisa ta parole
¹² Et, comme un carillon, s'interrompit ta voix.

Alors je m'éveillai. L'aube avait la grisaille
 De l'automne, et le vent emportait sur son aile,
 Comme un chariot que suit une averse de paille,
¹⁶ Les bouleaux alignés qui couraient sur le ciel.

LA GARE

Ô coffre-fort incombustible
De mes accueils, de mes adieux,
Gare, ami éprouvé et guide,
⁴ Je dirai tes bienfaits nombreux.

Toute ma vie dans une écharpe
Parfois, aussitôt les essieux
À quai, quand le groin des harpies
⁸ Soufflait sa vapeur dans nos yeux.

Parfois, aussitôt auprès d'elle
Assis, à ses pieds — c'en est fait !
Adieu, il est temps, ma très belle !
¹² Voilà, contrôleur, je m'en vais !

Parfois manœuvrant les tempêtes
S'ouvrait l'Occident devant nous,
À coups de flocons tenant tête
¹⁶ Pour ne pas tomber sous les roues.

Un coup de sifflet qui s'étouffe,
De loin lui répond un sifflet :
Voilà la tempête centuple
²⁰ Du train qui balaye les quais.

Déjà le couchant s'impatiente,
Déjà sur tes traces, vapeur,
Le vent et la plaine s'élancent.
²⁴ Et moi, que ne suis-je un des leurs !

VENISE

Je fus réveillé à l'aube
Par le timbre d'un carreau.
Craquelin de craie qui trempe,
⁴ Venise flottait sur l'eau.

Aucun bruit. Mais comme en rêve,
 J'avais entendu un cri
 Qui troublait encor la grève
⁸ Comme un signe évanoui.

Cri lointain d'une victime ?
 Trident du scorpion, sous lui
 Le miroir des mandolines,
¹² Apaisé, dormait sans bruit.

Fourche fichée dans la brume
 Jusqu'au manche, il se taisait,
 Et le Grand Canal en fuite,
¹⁶ Ricanant, se retournait.

Loin, près du débarcadère,
 Du rêve naissait le vrai,
 Et Venise, Vénitienne,
²⁰ Se jetait à l'eau du quai.

L'HIVER

J'ai la joue appliquée à la vasque
 Contournée de l'hiver-escargot.
 « Dégagez ! Ceux qui jouent, à leur place ! »
⁴ Bruits de pas, branle-bas et chaos.

« À "la mer agitée" ? À l'histoire
 Qui s'emballe ? Où l'on entre chacun
 À son tour sans que rien y prépare ?
⁸ À la vie ? À l'histoire qui peint

« L'imprévu de la fin ? Les fous rires ?
 Les galops ? Et c'est donc pour de bon
 Que la mer se soulève et s'agite
¹² Et se calme, ignorante du fond ? »

Est-ce là grondement d'une conque ?
 Ou des chambres jasant en secret ?
 Ou le feu qui s'en prend à son ombre
¹⁶ Et du poêle secoue le guichet ?

Soupirant, les vantaux se soulèvent
Et retombent tout en sanglotant.
Et le noir renâclant des calèches
²⁰ Mordant sur un fiacre tout blanc.

À l'assaut des croisées les congères
Ont monté. On dirait qu'au-delà
Des cristaux¹ sous les doubles fenêtres
²⁴ Rien n'existe et jamais n'exista.

FESTINS

Je bois la tubéreuse amère et l'amertume
Des cieus bas de l'automne et de tes trahisons,
Des soirs, des longues nuits, des assemblées nocturnes,
⁴ Votre amertume humide, ô strophes-pâmoisons.

Suppôts des ateliers, nous déclarons la guerre
Au pain du quotidien, n'aimant que les banquets.
Le vent inquiet des nuits est l'échanson des verres
⁸ Bus à ce qui peut-être n'advient jamais.

Hérédité et mort ont part à nos agapes,
Et quand l'aube rougit les arbres par le haut,
L'anapeste-souris furète sur la nappe
¹² Et Cendrillon, pressée, reprend ses oripeaux.

Le sol est balayé, époussetés les restes,
Le vers est apaisé comme un baiser d'enfant,
Et Cendrillon s'enfuit, en fiacre les jours fastes,
¹⁶ Quand elle est sans le sou — à pied tout simplement.

NUIT D'HIVER

Pour réparer le jour les lampes ont beau faire,
Les ombres pour lever les voiles de janvier.
C'est l'hiver. La fumée des bûchers s'exaspère
⁴ En vain à redresser les bâtiments fauchés.

Beignets gonflés des toits, pains ronds des réverbères,
Et sur la neige un pan de mur en noir sur blanc.
Je suis le précepteur dans la maison des maîtres.

⁸ Mon élève est allé dormir. Et l'on n'attend

Personne. Je suis seul. Ma portière est tirée.

Le trottoir raboteux. Le porche enseveli.

Paix, ma mémoire ! Adhère à moi. Sois assurée

¹² Que nous ne faisons qu'un, et m'en assure aussi !

Tu me reparles d'elle ? Autre chose m'inquiète :

Qui lui a dit le jour, l'a mise sur la voie ?

C'est de là que tout est parti. Et tout le reste

¹⁶ Par sa grâce à présent ne m'intéresse pas.

Le trottoir raboteux. La neige ravinée.

Les bouteilles gelées des glaçons noirs et nus.

Et sur la cheminée l'insociable fumée,

²⁰ Toute en plumes, paraît perchée comme un hibou.

*Par-dessus les obstacles **

(1915-1917)

PÉTERSBOURG

Tireur qui mouche une chandelle ou plante
Une autre balle en plein dans la première,
Ainsi cette rafale crépitante
⁴ De rives et de rues que vida Pierre...

Qu'il était grand ! Et quel réseau de spasmes
Couvrit ses joues de métal quand montaient
Aux yeux du tsar, les remplissant de larmes,
⁸ Les laisses de la mer et les jonchaies,

Et lui serraient la gorge, nostalgie,
Les flots de la Baltique, et qu'en délire
Il présentait le pays au pays,
¹² Au royaume des tsars le grand Empire !

L'inspiration n'attend pas. Marécage,
Mer, terre ou mare, c'est sans importance :
Un rêve ici m'est venu qui m'engage
¹⁶ À lui régler son compte en toute urgence.

Il croulait sous l'ouvrage et sous les nues.
Dans la voilure des intempéries
Comme de cent compas la barbe drue
²⁰ S'engouffrait l'impériale frénésie.

* Traductions par Michel Aucouturier, Gilles Gache, Hélène Henry, Françoise Lesourd, Vardan Tchimichkian.

Sur la Néva, factionnaires en armes,
Veillaient aux portes, dévorant les siècles,
La haie des insomnies, dans un vacarme
²⁴ De varlopes, d'agrès et d'escopettes.

Il n'est là pour personne, dignitaire
Ou domestique, ou nourrice ou menin,
Tant que taïgas gelées et fondrières
²⁸ Seront tendues sur sa planche à dessin.



Chambard des vagues. Ponts de bois.
Nuées. Bouée noyée d'écume.
Ciel de graphite où monte et fume
³² La vapeur des sifflets étroits.

Agrès corsés de gros tabac.
Canots semés par le jour sombre.
Chalands qui sentent le concombre.
³⁶ Vent qui pue les docks et la poix.

En flocons mouillés dans la boue
Les voiles choient du ciel, obliques,
Dans les scories de la Baltique
⁴⁰ Et la noire ornière des roues.

Nuées. Bruits de palans grippés.
Quais claquant dans leurs mains gelées.
Bruit sourd de pierre descellée.
⁴⁴ Sabots sur le sable trempé.



Le tire-ligne aigu
Du cavalier d'airain¹,
Voilà ce qu'a reçu
⁴⁸ En legs le vent marin.

L'eau des canaux déborde,
La Néva est en crue.
À coups d'ardoise il porte
⁵² Les tramways sur la rue.

Couchez-vous voir un peu
Sous la nuée grisâtre :
Ici c'est pour de bon
⁵⁶ Qu'on fait du saut d'obstacles.

Les faubouriens regardent :
Là-bas, au bout du monde,
Le brouillard se lézarde,
⁶⁰ Arraché d'un coup d'ongle.

Le tsar de son chapeau
Les salue. Le rapport
De l'ouragan, drapeau
⁶⁴ Déchiré, claque et mord.

Concitoyens, qui est-ce ?
Qui, livrant aux tourments
Le drap des édifices,
⁶⁸ Les a lâchés au vent ?

Et déployé la ville
En portulan qu'on trace
Sur parchemin rigide
⁷² Pour la hisser sur mars ?



Les nuées, cheveux, se dressent
Sur la livide Néva.
Qui es-tu ? C'est de ta tête
⁷⁶ Que sort cette ville-là.

Rues, flot noir de manifestes,
Pensées se ruant au port.
Tu ne peux rester en place
⁸⁰ Même dans la tombe, ô mort !

On ne retient pas des vagues,
Le discours, aveugles doigts
D'accoucheur : irresponsable,
⁸⁴ Ton délire à haute voix.



Or des boutiques par temps doux
Des touffeurs cotonneuses
Sortaient. La hie courait. Partout
⁴ Gerbaient des nébuleuses.

La glace, avant que de céder,
Craquait, de sucs bouffie,
Et l'eau prise en étai souffrait,
⁸ Comme un ongle noircie.

Les branches distillaient l'airain.
Devant la mercerie,
Le bouquiniste tentait bien
¹² De se mettre à l'abri.

Les fabricants de caoutchoucs
Voyaient leurs estampilles
Marquer de traces le gros sel
¹⁶ Ou mener sous la pluie.

Voilà pour la semaine. Dès
Midi, les jours de fête,
En messagère du Grand Nord,
²⁰ Grandissait la tempête.

« La neige ! » réclamait le ciel.
La rue avait la fièvre.
Le vent tremblait de voir briser
²⁴ Enseignes et cornières.

CIEL D'HIVER

Depuis sept jours le torrent des étoiles,
Né du brouillard, s'est figé en glaçon.
La tête en bas tourne la patinoire,
⁴ Trinquant avec la nuit qui lui répond.

Lentement, patineur, lentement glisse,
Coupant chaque pas chaque fois, en hauteur.
À chaque tournant le patin qui crisse
⁸ Se fiche, étoilé, dans le ciel du Nord.

L'air est rivé comme un fer qui se fige.
Ô patineurs ! Là-haut c'est pareil si
La nuit sur terre est fente vipérine
¹² Des yeux qui voient, et ébène des dés ;

Au fer glacé si la lune se colle,
Comme une langue de chien ; si encore,
Bourrées de glace en fusion, les gorges
¹⁶ Étouffent, supplice de faux-monnayeurs.

L'ÂME

Ô de délivrance enivrée, si l'on pense,
Ô livrée captive à l'offense du temps,
Pour bien des gens, l'âme est vouée à l'errance,
⁴ Pour moi, c'est une ombre sans rien d'important.

Ô dans le roc du vers, même si tu sombras,
Noyée sans défense, même si tu cries,
Telle la princesse Tarakanova,
⁸ Dans le ravelin que la crue envahit.

Ô centre de l'être ! Plaidant l'amnistie,
Adjurant les temps, comme on prie des geôliers,
Ainsi que des feuilles, les années flétries
¹² Se cognent aux barreaux des calendriers.

LA TEMPÊTE

I

Dans ce bourg où nul pied jamais ne se posa,
 Sinon de tempêtes ou bien de sorcières,
 Dans ce coin maudit où somnolent les neiges
 4 Comme mortes, un pied vint un jour et marcha.

Attends, dans ce bourg où nul pied ne passa,
 Sinon de sorcières ou bien de tempêtes,
 Quand un pied passa un fragment s'envola,
 8 Avaloire égarée au-dessus des fenêtres.

On n'y voit rien du tout, mais ce bourg-là, pourtant,
 Pourrait être en ville, faubourg moscovite,
 Ou bien près Zamosty (à minuit pénétrant
 12 Chez moi, l'invité s'éloigna au plus vite).

Écoute, en ce bourg où ne passèrent guère
 De pieds, il ne vit que de vils scélérats,
 Les feuilles de tremble sont tes messagères
 16 Sans voix, comme spectres plus blancs que des draps !

Courant et frappant les portails alentour,
 Partout regardant, une trombe de pas...
 « Ce bourg, cette nuit, tu ne les connais pas,
 20 Tu t'es égaré, toi, veilleur de bourg. »

Mais tu m'as soufflé, toi veilleur, en tout cas,
 Dans ce bourg où ne vient pas le moindre bipède...
 J'ai perdu mon chemin, j'aurais bien besoin d'aide,
 24 « Ce bourg, cette nuit, je ne les connais pas ».

II

Sur les portes, des croix, comme pour une nuit
 De Saint-Barthélemy. Sévère est la consigne ;
 La fenêtre est comblée et le carreau fleurit :
 28 Un sapin de Noël — l'enfance se résigne.

Les boulevards ont fait le serment d'irriter
Les humains. Leur complot sans feuillage fulmine.
Au point de ralliement, la ville ! Il faut quitter.
³² Et la tempête fume, entraînant la vermine.

Des cristaux malvenus déboulent dans les mains.
La neige me fait peur en ses débauches blanches.
Les flocons sont luisants comme des fanaux nains ;
³⁶ Passant, on te connaît ! Et vous aussi, les branches !

L'éclaircie apparaît à travers les motifs
Du blizzard. Coligny, nous avons ton adresse !
Des cris, des coutelas : vous voilà, les captifs
⁴⁰ Du confort ! — une croix à la craie, en vitesse.

Ils se mettent debout et leur camp est construit.
Ces bas-fonds, cette écume en tempête fébrile,
Les neveux rejoindront les grands-oncles. La nuit
⁴⁴ De Saint-Barthélemy. Hors les murs ! Hors la ville !

1915-1928.

L'OURAL POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sans sage-femme, dans le noir, perdant conscience,
Cognant des bras la nuit, la forteresse Oural,
Hurlant et s'écroulant et perdant connaissance,
⁴ Aveugle de douleur, donnait naissance au jour.

De grands massifs de bronze accrochés par mégarde
S'abattaient renversés, et pendant ce temps-là
Le train de voyageurs haletait, faisant faire
⁸ Des écarts aux fantômes des épicéas.

L'aube fuligineuse endormait. C'est à croire
Qu'en avait abreuvé les usines et monts
Quelque vieux forgeron fabuleux des montagnes,
¹² Opium que le voleur verse à son compagnon.

Au réveil tout flambait. Des skieurs asiatiques
 De l'horizon ponceau descendaient vers les bois,
 Leur léchaient la semelle et tendaient des couronnes
¹⁶ Aux sapins, les sommant de se proclamer rois.

Et ceux-ci, se dressant selon leur hiérarchie
 De monarques moussus, s'avançaient solennels
 Sur le voile brodé d'or et de pierreries,
²⁰ Au velours orangé de la neige et du gel.

FONTE DES GLACES

Elle n'ose encor rêver, la terre,
 De printemps aux jeunes bourgeons.
 Sur le bord noir de la rivière
⁴ Dans la neige on voit son menton.

Le jour s'est planté dans la baie,
 Il faut arracher vif le soir
 Au marais. L'espace mauvais
⁸ Du Nord n'est plus que carnivore !

Il boit le soleil en rapace
 Et traîne ce poids dans la mousse.
 Il le gifle contre la glace,
¹² Le déchire comme une grouse.

Jusqu'à midi la neige fond.
 La terre prise par le gel,
 Grondent la rixe des glaçons
¹⁶ Et le carnage des icebergs.

Et personne, que râle et chocs,
 Nostalgiques de cent couteaux,
 Glaces qui s'entrechoquent, blocs
²⁰ Broyés par un grinçant étai.

<i>Table des titres et des incipit</i>	1829
Début du roman de Patrice	1746
Théâtre : La Belle Aveugle	
<i>Notice</i>	1749
<i>Notes</i>	1751
REPORTAGES	
<i>Notice</i>	1753
<i>Notes</i>	
La Ville libérée	1754
Voyage à l'armée	1754
DISCOURS ET DÉCLARATIONS	
<i>Notice</i>	1755
<i>Notes</i>	
La Résolution du comité central du parti communiste russe sur la littérature	1755
À propos des classiques	1756
Discours au premier congrès des écrivains soviétiques	1757
De la modestie et de l'audace	1757
Aux amis de l'Est et de l'Ouest	1760
À Nikita Sergueïevitch Khrouchtchev	1760
À la rédaction du journal « Pravda »	1761
 <i>Répertoire</i>	 1765
 <i>Indications bibliographiques</i>	 1801

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

POÉSIE LYRIQUE

LES PREMIERS TEMPS
PAR-DESSUS LES OBSTACLES
MA SŒUR LA VIE
THÈMES ET VARIATIONS
À DATES DIVERSES
SECONDE NAISSANCE
LES TRAINS DU PETIT JOUR
L'ÉCLAIRCIE

POÈMES NARRATIFS

HAUTE MALADIE
DIX-NEUF CENT CINQ
L'ENSEIGNE DE VAISSEAU SCHMIDT
SPEKTORSKI

PROSE

LE TRAIT D'APELLE
LETTRES DE TOULA
L'ENFANCE DE LUVERS
LES VOIES AÉRIENNES
LE RÉCIT

ESSAIS AUTOBIOGRAPHIQUES

SAUF-CONDUIT
HOMMES ET POSITIONS
LE DOCTEUR JIVAGO

Appendices

CRITIQUE
FRAGMENTS ROMANESQUES ET DRAMATIQUES
REPORTAGES
DISCOURS ET DÉCLARATIONS

*Introduction, Chronologie,
Notices, notes et variantes
par Michel Aucouturier
Répertoire*